L'induction
Etude de texte
Hume
Enquête sur l'entendement humain Section 7
De l'idée de connexion nécessaire

« C'est, semble-t-il, une proposition qui ne souffrira pas grande contestation, que toutes nos idées ne sont rien d'autre que les copies de nos impressions, ou, en d'autres termes, qu'il nous est impossible de *penser* à quelque chose que nous n'avons pas auparavant *senti*, que ce soit par les sens externes ou par le sens interne. J'ai tenté [1] d'expliquer et de prouver cette proposition et j'ai exprimé mon espoir que l'on puisse, par une application convenable de cette proposition, parvenir à une clarté et une précision, dans les raisonnements philosophiques, plus grandes que celles que l'on a jusqu'ici été capable d'atteindre. Les idées complexes peuvent peut-être être bien connues par définition, ce qui n'est rien d'autre qu'une énumération des parties ou idées simples qui les composent. Mais quand nous avons poussé les définitions jusqu'aux plus simples idées et que nous trouvons encore plus d'ambiguïté et d'obscurité, quelle ressource possédons-nous alors? Par quelle invention pouvons-nous jeter de la lumière sur ces idées et les rendre totalement précises et déterminées à notre vue intellectuelle? Produisez les impressions ou sentiments originaux dont les idées sont copiées. Ces impressions sont toutes fortes et sensibles. Elles ne tolèrent aucune ambiguïté. Non seulement elles sont placées elles-mêmes en pleine lumière, mais elles peuvent jeter de la lumière sur leurs idées correspondantes, qui se trouvent dans l'obscurité. Et de cette façon, nous pouvons peut-être obtenir un nouveau microscope ou une nouvelle sorte d'optique, par lequel, dans les sciences morales, les idées les plus petites et les plus simples puissent être agrandies jusqu'à ce qu'elles tombent sous notre appréhension, et soient connues aussi bien que les idées les plus grosses et les plus sensibles qui puissent être l'objet de notre recherche.

Donc, pour avoir une pleine connaissance de l'idée de pouvoir ou de connexion nécessaire, examinons son impression; et pour trouver l'impression avec une plus grande certitude, cherchons-la dans toutes les sources d'où il est possible qu'elle dérive.

[1] Section 2

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Quand nous regardons autour de nous les objets extérieurs et que nous considérons l'opération des causes, nous ne sommes jamais capables, dans un cas singulier, de découvrir un pouvoir ou une connexion nécessaire, une qualité qui lie l'effet à la cause, et fasse de l'un la conséquence infaillible de l'autre. Nous trouvons seulement que l'un, dans les faits, suit réellement l'autre. L'impulsion des l'une des boules de billard est accompagnée du mouvement de la seconde boule. C'est tout ce qui apparaît aux sens *externes*. L'esprit ne sent aucun sentiment, aucune impression *interne* venant de la succession des objets. Par conséquent, rien, en un cas singulier, particulier, ne peut suggérer l'idée de pouvoir ou de connexion nécessaire.

A partir de la première apparition d'un objet, nous ne pouvons jamais conjecturer quel effet en résultera. Mais si le pouvoir ou l'énergie d'une cause pouvait être découvert par l'esprit, nous pourrions prévoir l'effet, même sans expérience, et nous pourrions, dès le début, nous prononcer avec certitude sur cet effet, par la seule force de la pensée et du raisonnement.

En réalité, il n'y a aucune partie de la matière qui puisse jamais, par ses qualités sensibles, découvrir un pouvoir, une énergie, et qui nous donne une raison d'imaginer qu'elle pourrait produire quelque chose, ou être suivie d'un autre objet, que nous pourrions nommer son effet. La solidité, l'étendue, le mouvement : ces qualités sont toutes complètes en elles-mêmes et n'indiquent aucun autre événement qui puisse en résulter. Les spectacles de l'univers sont continuellement changeants, et un objet en suit un autre en une succession ininterrompue, mais le pouvoir ou force qui meut la machine entière nous est totalement dissimulé et ne se découvre jamais dans l'une des qualités sensibles d'un corps. Nous savons qu'en fait la chaleur accompagne constamment la flamme; mais quelle est la connexion entre elles? Notre espace mental n'est pas assez étendu pour le conjecturer ou l'imaginer. Il est donc impossible que l'idée de pouvoir puisse être dérivée de la contemplation des corps, dans des cas singuliers de leur opération, parce qu'aucun corps ne découvre jamais un pouvoir qui puisse être l'original de cette idée.

Donc, puisque les objets externes, tels qu'ils apparaissent aux sens, ne nous donnent aucune idée de pouvoir ou de connexion nécessaire, par leur opération dans des cas particuliers, voyons si cette idée ne dérive pas de la réflexion sur les opérations de notre propre esprit, et si elle n'est pas la copie d'une impression interne. On peut dire que nous sommes à tout moment conscients de notre pouvoir interne, puisque nous sentons que, par le simple commandement de notre volonté, nous pouvons mouvoir les organes de notre corps, ou diriger les facultés de notre esprit. Un acte de volition produit un mouvement dans nos membres, ou fait naître une nouvelle idée dans notre imagination. Cette influence de la volonté, nous la connaissons par la conscience. De là, nous acquérons l'idée de pouvoir ou d'énergie, et nous sommes certains que nous-mêmes et tous les autres êtres intelligents possèdent ce

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

pouvoir. Cette idée est donc une idée de réflexion puisqu'elle naît d'une réflexion sur les opérations de notre propre esprit, et sur le commandement qui est exercé par la volonté, à la fois sur les organes du corps et sur les facultés de l'âme.

[…]La plupart des hommes ne rencontrent aucune difficulté pour rendre compte des opérations de la nature les plus courantes et les plus familières, comme la chute des corps graves, la naissance des plantes, la génération des animaux, ou la nutrition des corps par les aliments. Seulement, ils supposent que, dans tous ces cas, ils perçoivent la force même ou énergie même de la cause, par laquelle elle est connectée à son effet, et ils supposent qu'elle est à jamais infaillible dans son opération. Ils acquièrent, par une longue habitude, une tournure d'esprit telle qu'à l'apparition de la cause, ils attendent immédiatement avec assurance l'événement qui suit habituellement, et ils conçoivent difficilement qu'il soit possible qu'un autre événement puisse en résulter. C'est seulement quand ils découvrent des phénomènes extraordinaires, comme les tremblements de terre, les pestes, et les prodiges de toute sorte, qu'ils se trouvent bien embarrassés pour leur assigner une cause propre, et pour expliquer la manière dont l'effet est produit par cette cause. Dans de telles difficultés, les hommes ont coutume d'avoir recours à des principes intelligents invisibles comme cause immédiate de l'événement qui les surprend, événement, pensent-ils, dont on ne peut rendre compte par les pouvoirs communs de la nature. Mais des philosophes, qui poussent leur examen un peu plus loin, perçoivent immédiatement que même dans les événements les plus familiers, l'énergie de la cause est aussi inintelligible que dans les événements inhabituels, et que nous apprenons seulement par l'expérience la fréquente CONJONCTION d'objets, sans être jamais capables d'avoir l'intelligence de quelque chose comme une CONNEXION entre ces objets. »

La question de l'induction est au cœur de la critique de la connaissance. Ce passage du particulier à l'universel choque l'exigence rigoureuse : comment légitimer que la conclusion ait une extension supérieure à la prémisse ? La question est d'autant plus brûlante qu'ici il ne s'agit pas seulement d'une différence de degré mais de nature. L'universel se distingue du particulier par l'exclusion de la possibilité du contre-exemple et non pas seulement par une extension plus large. Le particulier se tient au plan du *de facto*, de la réalité factuelle vérifiable, l'universel se tient au plan du *de jure*, de ce qui par principe doit ou ne doit pas être. Hume aborde cette question par une méthode généalogiste. Il s'agit de démonter le processus qui conduit au passage du particulier à l'universel.

La logique d'ensemble de l'analyse est simple. Le raisonnement qui sert de fil directeur est le suivant : nos idées sont des copies de nos impressions. Pour comprendre la genèse de l'idée, il faut donc identifier l'impression qui en est la source. Or il n'y a que deux types de l'impression : elle peut être produite par les sens externes ou par le sens interne. Si une

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

idée ne vient pas d'impressions produites par les sens externes, elle est produite par le sens interne.
Tel est le cas de l'idée de connexion nécessaire. Cette idée est particulièrement représentative du mécanisme de l'induction : affirmer qu'il existe une structure nécessaire en vertu de laquelle 'si A advient alors B arrive' consiste à se prononcer sur ce qui excède l'expérience possible. Jamais, en effet, il ne sera possible d'appréhender tous les cas possibles que prétend pourtant englober la représentation d'une connexion nécessaire.
Le constat d'un fait singulier ne peut pas, par lui-même, donner l'idée d'une quelconque nécessité de l'enchaînement. Le fait n'est pas garant des autres; il est donné à l'observateur dans sa singularité. Lorsque, en effet, l'on affirme que la succession *doit* arriver, l'on se représente un pouvoir en vertu de quoi arrive ce qui arrive. Mais l'idée de pouvoir ne peut pas avoir été formée en nous par les faits singuliers : le pouvoir suppose une puissance qui déborde ce qu'elle produit; or nous ne saisissons aucun débordement de ce type, mais toujours des cas singuliers.

Le mot « expérience » est source d'équivoques. Précédé de l'article indéfini, il signifie l'observation attentive d'un cas singulier. Précédé de l'article défini, il signifie la connaissance qui découle de la multiplication des expériences au premier sens. Mais, en stricte rigueur, il n'y a rien de plus dans l'addition des expériences que dans une expérience singulière : la collection de faits singuliers ne constitue pas la garantie que les choses vont se passer à l'avenir conformément à ce qui a eu lieu dans le passé. On a beau multiplier les expériences, on ne peut pas sortir du singulier : le fait qu'il y ait beaucoup de cas singuliers ne change rien au fait qu'ils sont, chacun en eux-mêmes, distincts des autres et impuissant à fonder quoi que ce soit hors d'eux-mêmes.

Il faut donc affirmer que ce ne sont pas les sens externes qui peuvent faire naître en nous l'idée d'un pouvoir en vertu de quoi l'enchaînement est nécessaire. L'analyse doit donc se tourner vers le sens interne. L'idée d'un pouvoir qui dépasse ce qu'il produit effectivement est présente dans l'intériorité : nous sentons en nous un pouvoir de mouvoir nous membres; nous imputons ce pouvoir à la volonté. Par une projection anthropomorphique nous assignons aisément aux phénomènes une cause constante en deçà de ce qui advient. L'idée de cause est donc comme un analogue de la volonté.

La question est alors de comprendre comment peut naître cette projection. La réponse ne fait pas mystère : la répétition crée une habitude, laquelle crée une attente. Insensiblement, on prend l'habitude subjective pour une structure objective : l'habitude fait naître l'idée de constance, laquelle est prise pour régularité nécessaire objective; par le même mécanisme de confusion entre le subjectif et l'objectif, l'attente fait croire à la possibilité de prévoir. Si ces dispositions subjectives sont contrariées par des événements imprévus, le réflexe du vulgaire est de recourir à un deus ex machina pour suppléer aux causes que l'on ne connaît pas. Mais l'analyse critique doit renverser le raisonnement : l'imprévisible ne doit pas être compris comme une exception mais comme le signe de notre impuissance générale à prévoir quoi que ce soit. L'absence de surprise ne signifie pas que nous connaissons mais simplement que nous croyons connaître. L'ignorance n'est pas démaquée tant que, par chance, se produit ce à quoi l'on s'attend. Il faut donc distinguer la conjonction d'objets, qui

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

n'est que le fait singulier d'une liaison de la connexion qui suppose un pouvoir nécessaire de liaison. La première est effectivement accessible à notre pouvoir : elle est connue simplement par constat; la seconde nous est inaccessible. Nous croyons la connaître en vertu d'une illusion qui consiste à prendre notre habitude pour la structure de la réalité.

L'induction n'est donc pas le passage du particulier à l'universel mais le passage d'une disposition psychologique à l'affirmation d'une réalité objective; sa structure est essentiellement celle de l'illusion.

Cette analyse appelle deux développements complémentaires, l'un sur sa validité, l'autre sur sa postérité.
La validité de la critique de l'induction est suspendue au présupposé initial : « Toutes nos idées ne sont rien d'autre que les copies de nos impressions » En posant d'entrée de jeu ce principe, Hume situe sa réflexion dans un contexte radicalement différent de celui qui pouvait, dans la pensée d'Aristote, lui donner sens. Les *Analytiques*, en effet appréhendent l'induction soit comme un syllogisme formel complet, soit comme l'ouverture de la sensibilité à l'intelligible enveloppé dans le sensible. La première approche concerne seulement un certain type d'enchaînement des idées; la seconde concerne seulement la nature de la sensibilité. Dans aucune de ces deux approches n'est envisagée la question du lien entre « sensation » ou « impression » et « idée ». L'induction, n'est pas pensée par Aristote comme un passage du particulier à l'universel : c'est en voyant Callias que je vois tout à la fois l'homme. L'induction ne pose pas, dans ces conditions, le problème d'une relation entre ce qui est éprouvé, la sensation, et ce qui est conçu, l'idée générale; ni même entre ce qui est singulier et ce qui est universel, puisqu'entre les deux il n'y a qu'une distinction de raison : l'humanité de Callias n'est distincte de lui que par abstraction mais, en lui, est constitutive de ce qu'il est.
La méthode génétique que Hume emploie n'est donc pas neutre. Elle présuppose d'emblée que soit écarté l'inhérence de l'universel au singulier. L'analyse porte, de façon explicite, sur le sujet connaissant uniquement (comment peut-il parvenir à extrapoler ?), alors qu'en réalité, elle n'a de sens qu'à partir d'un jugement sur la nature des choses. Or Hume, ici, ne justifie pas le rejet de la thèse aristotélicienne sur l'être selon laquelle l'intelligibilité se manifeste dans le sensible, la réalité est ordonnée de sorte que le singulier exprime la loi. Si, en effet, on montre qu'il en est ainsi il n'y pas de problème gnoséologique de l'induction : elle apparaît comme la reconnaissance de la manifestation de l'universel dans le particulier. Dès que l'on rejette une telle épiphanie de l'universel dans le particulier, il nous faut rendre raison de ce qui apparaît alors comme un passage artificiel opéré par le sujet lui-même. La vraie nouveauté de l'analyse de Hume tient donc essentiellement à ce renversement de perspective. Mais la question de la vérité de son présupposé reste pendante.

La postérité de Hume est importante. Il est possible de la voir notamment dans l'épistémologie de Karl Popper. Si l'on admet la légitimité de l'induction on est conduit à admettre la possibilité de la vérification; la distinction entre science et non science passe par la possibilité de vérifier ou d'infirmer : « Le critère de démarcation inhérent à la logique inductive revient à la condition suivante : l'on doit pouvoir décider de manière définitive de la vérité et de la fausseté de tous les énoncés de la science empirique (ou encore tous les

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

énoncés « pourvus de sens ») ; nous dirons qu'il doit être « possible de décider de leur vérité ou de leur fausseté de manière concluante ». Ceci signifie que leur forme doit être telle qu'il soit logiquement possible tant de les vérifier que de les falsifier. » (*La Logique de la découverte scientifique* Payot, 1978, pp. 36-38) Or la vérification est éminemment problématique : comment peut se donner le droit de poser qu'il n'y aura pas de contre-exemple ultérieurement ? Le souci de rigueur critique invite donc à ne retenir comme critère de scientificité que la possibilité pour la théorie d'être soumise au test du contre-exemple. Ici l'étroitesse de notre champ d'expérience est convertie en méthode : l'impossibilité d'envisager tous les cas possibles nous interdit de faire de la vérification un critère sérieux permettant d'identifier la science ; en revanche la reconnaissance d'un contre-exemple est une tâche modeste et sûre, dénuée d'ambiguïtés.
« Dans ma conception, il n'y a rien qui ressemble à de l'induction. Aussi, pour nous, est-il logiquement inadmissible d'inférer des théories à partir d'énoncés singuliers « vérifiés par l'expérience » (quoi que cela puisse vouloir dire). Les théories ne sont donc jamais vérifiables empiriquement. Si nous désirons éviter l'erreur positiviste qui consiste à exclure, en vertu de notre critère de démarcation, les systèmes théoriques de la science naturelle nous devons choisir un critère qui nous permette d'admettre également dans le domaine de la science empirique des énoncés qui ne peuvent pas être vérifiés.
Toutefois, j'admettrai certainement qu'un système n'est empirique ou scientifique que s'il est susceptible d'être soumis à des tests expérimentaux. Ces considérations suggèrent que c'est la falsifiabilité et non la vérifiabilité d'un système, qu'il faut prendre comme critère de démarcation.
En d'autres termes, je n'exigerai pas d'un système scientifique qu'il puisse être choisi, une fois pour toutes, dans une acception positive mais j'exigerai que sa forme logique soit telle qu'il puisse être distingué, au moyen de tests empiriques, dans une acceptation négative : un système faisant partie de la science empirique doit pouvoir être réfuté par l'expérience. (Ainsi l'énoncé « il pleuvra ou il ne pleuvra pas ici demain » ne sera-t-il pas considéré comme empirique pour la simple raison qu'il ne peut être réfuté, alors que l'énoncé « il pleuvra ici demain » sera considéré comme empirique.) »

La critique de l'induction qui donne lieu, dans la pensée de Hume, à un scepticisme assumé est prise par Popper comme moyen d'identifier le critère le plus radical de la scientificité. L'impossibilité de prendre au sérieux la généralisation donne à la théorie le statut de vérité provisoire, en attente de réfutation. Loin de rejeter le projet de connaître la vérité, cette épistémologie considère la vérité comme une limite vers laquelle on tend. Ainsi les reformulations des théories rendues nécessaires par réfutations permettent de posséder des modélisations de la réalité de plus en plus proche de ce qui est effectivement.
On assiste ainsi à un renversement des effets de la critique de l'induction : du doute à la méthode. L'intérêt d'un tel renversement est grand : il permet de ne pas renoncer au projet de connaître ce qui est sans avoir toutefois à poser une structure intelligible de la réalité à laquelle notre sensibilité nous donnerait accès. On se débarrasse de ce qui pourrait rester de métaphysique dans le réalisme sans rejeter le réalisme lui-même.

Frédéric Laupies, professeur en classes préparatoires,
directeur de rédaction du *Dictionnaire de culture générale,* Major, PUF.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.